

Ménandre et Aristophane

Non seulement à l'égard d'Aristophane mais aussi de tout autre auteur comique de la sienne et d'autres époques, Ménandre s'isole par une manière de sentir toute à lui, par sa conception soit de l'amour soit de la vie sociale et politique, car il se soustrait à l'une et à l'autre. Aristophane et Ménandre sont, pour ainsi dire, les représentants des deux courants différents dans l'histoire de la comédie, non seulement à cause des âges qu'ils représentent et des intérêts différents qu'ils expriment et des moyens techniques qu'ils utilisent, mais surtout à cause de leur naturel différent et de leur caractère.

Il faut aussi parler de la diversité des époques où ils ont vécu, l'une héroïque, l'autre plutôt médiocre et qui porta une véritable révolution dans les moyens techniques de représentation, qu'on commence à remarquer déjà dans les dernières pièces d'Aristophane et qui s'accroît dans la comédie moyenne jusqu'à Ménandre. En effet dans la comédie nouvelle il n'y a plus ni *parodos* ni *parabasis*, qui avaient été les principaux éléments de la comédie ancienne mais, à leur place, nous voyons inséré le prologue, souvent récité par un dieu, comme dans la comédie d'Euripide. Bien, plus en puisant à celle-ci, en lui empruntant des moyens techniques, tels que l'exposition, la reconnaissance, les morceaux de nature philosophique ou sophistique, etc. Ménandre fait en sorte que, si conventionnels qu'ils soient encore, ces moyens deviennent toutefois, petit à petit, une intime raison du drame, auquel ils donnent une couleur romantique et romanesque. Tout en demeurant tels quels, quant au nombre, les actes sont séparés par un intermède musical, marqué par le mot *chorós*, qui, dans l'*Arbitrage*, par exemple, est représenté par des jeunes gens avinés, avec une fonction presque exclusivement lyricomusicale telle que nous la trouvons dans les tragédies d'Euripide. Toutefois, même si par ces éléments Ménandre se différencie d'Aristophane, la diversité la plus remarquable demeure dans leurs différents naturels.

D'autant plus l'un est exubérant de vie que l'autre est comme morose et souffrant, dirais-je, dès la naissance. En effet, Ménandre apparaît comme l'expression d'un état d'âme et de pensée pathologique, qui affleure des profondeurs de l'âme et de la pensée; Aristophane au contraire, révèle une poésie chaude et ardente qui nous transporte et nous charme. Chez Ménandre la poésie est plus calme, frêle, douce, avec un certain abandon de l'être jusqu'à l'égarément. Chez Aristophane on sent vibrer la force incoercible d'une pensée et d'une fantaisie inépuisables, qui seulement dans les dernières comédies semblent s'apaiser et s'acheminer décidément vers un contenu plus réfléchi et plus indulgent à l'égard des hommes et des choses.

Chez Ménandre l'amour est une force intime qui rachète les personnages à quelque classe qu'ils appartiennent: pour Aristophane l'amour est comme une force primordiale, comme une énergie physiologique, dont l'homme ne peut se passer, mais qui l'élève au dessus de ses sens et de ses nécessités matérielles. Ménandre a une vision tranquille et triste de la vie, et il ne parvient pas à penser à de grandes et héroïques passions, plongé, comme il est, dans un monde de médiocrité générale; Aristophane projette ses créatures dans un monde de contrastes et de compétitions gigantesques, passant indifféremment d'une conception à une autre tout à fait opposée,

qui lui a été suggérée par la passion du moment. Ménandre se révèle modéré et cohérent avec ses principes de pessimisme total. Aristophane est incohérent avec lui-même et les autres, tantôt se laissant posséder par un optimisme démesuré, tantôt touchant presque le fond d'un désespoir tragique à l'égard des hommes et de leur société égoïste.

Ménandre révèle une pénétration plus profonde de l'âme féminine dont il aperçoit et peint les nuances les plus délicates et les plus cachées. Aristophane, qu'il le veuille ou non, se montre souvent vulgaire même alors qu'il semble s'abandonner au sentiment et à la passion. Pour Ménandre l'amour est synonyme d'affection et de tendresse, entre époux et amants, entre père et fils; chez Aristophane nous n'avons pas cette bonté, cette humanité, cette finesse que nous trouvons au contraire chez le Nôtre. Chez Aristophane nous n'avons que des êtres fougueux, vicieux qui se louent et se vantent de leurs vertus, qui ne sont ni généreux ni humains ni riches de cette simplicité dont sont douées les créatures de Ménandre. Chez Aristophane nous n'avons aucune Ἀβρότονον bien que les courtisanes n'y manquent pas et il est impossible d'y trouver une Χρυσίς ou bien une Παμφίλη ou bien encore une Γλυκέρα; ou n'y trouve que des viragos telles que Λουιστράτη, ou des rusées, telles Μυρρίνη, ou bien des ivrognes ou des passionnelles, comme nous en trouvons ça et là, même si pour la plupart ce sont des femmes communes, vouées à la maison et à la famille. Même les esclaves sont souvent plus adoucis chez Ménandre, comme par exemple dans Ἴηρος, ce Δᾶος, qui pour sauver une pauvre fille, est disposé à prendre sur lui des fautes qu'il n'a pas commises.

Pendant on peut dire qu'en général les personnages de Ménandre pour être simples et communs ne révèlent pas moins un caractère plus profond et plus universal que ceux d'Aristophane. Il est plus facile de se reconnaître dans les types de Ménandre, frères et doux qu'en ceux d'Aristophane, si riches souvent d'impétuosité et d'ardeur, mais moins pensifs et réfléchis que les créatures de Ménandre, sorties de tout autre tempérament et de toute autre société. C'est à cause de cela qu'on comprend aisément pourquoi Pascoli a aimé Ménandre, même si la traduction qu'il en a faite est plus lyrique que dramatique si bien qu'il a inventé un trimètre iambique italique, suscitant des polémiques et du bruit dans le monde des gens de lettres. Mais si le partisan de la poétique du "fanciullino" se retrouvait un peu dans la poésie de Ménandre, il n'avait pas tous les torts. Et, en réalité, les sentences, les réflexions sur la vie, sur la nature fragile de l'homme, sur la compréhension pour ses défauts, la résignation tranquille à son sort, la tristesse presque crépusculaire et quelque peu romantique de plusieurs personnages de Ménandre, cette finesse de sentiments, le mystère où parfois le poète semble se cacher (tendu comme il est à la conception d'un monde supérieur, encore qu'il soit effleuré par le doute), cette vision un peu triste de la nature et de la campagne, c'étaient là des sujets très congéniaux qui pouvaient le rapprocher sans détournements du poète de San Mauro. Mais, bien qu'une certaine lymphe de lyrisme secret s'écoule dans les comédies de Ménandre, le poète grec se trouve dans une position éloignée aussi bien de Pascoli que d'Aristophane, à cause justement de ce caractère, de ce naturel qui l'isolent de l'un et de l'autre. Si, au contraire, on peut, sous certains aspects, essayer un parallèle qui paraisse justifié, c'est de juxtaposer Ménandre à Euripide mieux qu'à Aristophane.

Car s'il est vrai qu'Aristophane et Ménandre traitent le même genre littéraire, l'esprit qui vivifie les drames de Ménandre (même si l'on veut faire abstraction des éléments que le nôtre a emprunté à Euripide), est encore celui du poète tragique, dont Ménandre, avec son ton affaibli et triste, révèle la même anxiété, la même angoisse et la même sensibilité moderne aux problèmes de l'homme et du monde. Pour cela Ménandre a imité Euripide dans plusieurs comédies, même si ce fut dans les limites consenties à la réalisation de cette constatation tragique qu'une comédie, même tissent d'humour et de plaisanteries, peut réaliser.